

Recherches sociographiques



É.-Martin MEUNIER (dir.), *Le Québec et ses mutations culturelles. Six enjeux pour le devenir d'une société*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2016, 555 p.

Frédéric Boily

Volume 58, Number 3, September–December 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043475ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1043475ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boily, F. (2017). Review of [É.-Martin MEUNIER (dir.), *Le Québec et ses mutations culturelles. Six enjeux pour le devenir d'une société*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2016, 555 p.] *Recherches sociographiques*, 58(3), 712–714.
<https://doi.org/10.7202/1043475ar>

blématique », Lamonde clôt son histoire de la modernité par la mise en lumière d'une altérité qui s'accroît face à la France et d'une affirmation croissante de la « conscience de l'américanité » (p. 415) pendant l'après-guerre.

Outre l'ampleur de la synthèse réalisée, l'un des grands apports de cet ouvrage réside dans le portrait nuancé et complexe qu'il brosse de la période considérée. En évoquant à la fois les ouvertures au(x) changement(s) et les résistances qu'elles engendrent, Lamonde évite que le pendule oscillant entre l'idée d'une Grande Noirceur et celle d'un Québec résolument et unilatéralement moderne bien avant les années 1960 ne s'avance trop loin dans une direction ou dans l'autre. Quelques passages sont certes un peu inégaux, notamment le chapitre sur les changements touchant les femmes et les travailleurs pendant la Seconde Guerre mondiale, qui aurait peut-être pu convoquer, outre les sources et les ouvrages incontournables, davantage de travaux récents. Sur le plan de la forme, un processus éditorial plus serré aurait permis d'éliminer plusieurs répétitions et accrocs à la langue. Mentionnons en outre que ce deuxième tome, s'il se lit en grande partie comme un ouvrage indépendant, est indissociable de l'œuvre plus large dont il fait partie. En fait, l'absence de certains repères d'entrée de jeu, la « distinction entre modernisation et modernité » (p. 425), explicite dès les premières pages du premier tome de *La modernité au Québec*, n'étant ici expliquée qu'en conclusion. Quoi qu'il en soit, au final, cet ouvrage de lecture agréable ouvre, avec érudition, toute grande une fenêtre sur le paysage intellectuel du Québec francophone à une période charnière de son histoire. Y prendront sans doute appui maints travaux à venir.

Stéphanie O'NEILL

stephanie.oneill@hotmail.ca

Chercheuse indépendante

É.-Martin MEUNIER (dir.), *Le Québec et ses mutations culturelles. Six enjeux pour le devenir d'une société*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2016, 555 p.

Le sociologue et directeur du collectif, É.-Martin Meunier, affirme d'entrée de jeu que le Québec est en « crise » (p. 1), une crise dont il faut comprendre la nature en examinant les changements que la province a connus en regard des questions sociale, nationale, identitaire et religieuse. À cet effet, il a réuni un groupe de 17 collaborateurs qui avaient auparavant presque tous participé au séminaire du Centre interdisciplinaire de recherche sur la citoyenneté et les minorités (CIR-CEM), en 2012.

Des six enjeux que l'ouvrage se propose d'aborder, l'un domine la réflexion, celui de la grève étudiante du printemps 2012. En effet, on compte neuf textes qui portent sur cette grève, ou bien directement lorsqu'ils cherchent à interpréter le sens du Printemps étudiant, ou bien indirectement lorsque les auteurs cherchent à situer cet épisode à l'intérieur du mouvement national (Mathieu Bock-Côté, Linda Cardinal) et des évolutions affectant les universités (Marc Chevrier, Éric Martin et Maxime Ouellet).

L'analyse du Printemps érable donne lieu à deux grands types d'interprétations. D'un côté, il y a ceux qui voient cette grève plutôt négativement. C'est le cas en particulier de Joseph Yvon Thériault qui la considère comme une manifestation de contre-démocratie, concept qu'il emprunte à Pierre Rosanvallon. La grève étudiante aurait été un mouvement horizontal, sans véritable projet autre que celui de freiner, avec succès, une hausse des frais de scolarité. Au total, la grève incarnerait un énième « symptôme d'anomie institutionnelle ». Dans le même sens, Mathieu Bock-Côté croit que la grève a contribué à dénationaliser l'espace politique québécois. De l'autre côté, on retrouve ceux accordant une dimension positive au mouvement, comme Linda Cardinal qui, dans une analyse trop impressionniste pour être convaincante, affirme que le Printemps érable descend en ligne directe des revendications nationalistes des années 1960. D'autres textes tendent aussi à lui donner une signification positive, qui y voient une tentative de « refondation » (Anne Trépanier), un véritable mouvement d'émancipation contre la droite (Pierre Beaudet) ou de redécouverte pour le peuple (Jean-François Bissonnette), une rencontre entre la plèbe et le démos (Dupuis-Déri), une critique de la « multiversité » (Marc Chevrier), et même un mouvement lié à « la crise de l'imaginaire au fondement de la civilisation occidentale » (Ouellet et Martin, p. 257). À lire toutes ces interprétations cinq ans plus tard, le lecteur a l'impression que l'hypothèse des facteurs scolaires (le manque de débouchés) évoquée par le sociologue Jean-Philippe Warren, et discutée par Marc Chevrier (p. 236-237) demeure encore fondamentale pour comprendre le Printemps québécois.

On retrouve ensuite un autre groupe de textes portant cette fois sur la question de la laïcité, un enjeu qui paraît d'ailleurs beaucoup plus structurant que celui des protestations étudiantes pour comprendre l'évolution de la démocratie québécoise. Cette section, qui est articulée autour des solides textes de François Rocher et de Solange Lefebvre, permet en effet de prendre en compte la complexité d'un débat qui s'inscrit dans la longue durée et dans le contexte canadien. Or, Lefebvre rappelle que la pure laïcité n'existe pas vraiment et que nombre d'intellectuels ont adopté avec un peu trop d'empressement le concept de la laïcité à la française où « la religion [est] présentée comme une institution dont on doit s'émanciper et se méfier » (p. 494).

Quelques-uns des textes s'intéressent plus particulièrement à la question des transformations de la culture politique et nationale ainsi qu'aux tendances démographiques. À cet égard, Jean-Claude Racine croit que la thèse de la décanadianisation du Québec est inexacte car, bien que de plus en plus de citoyens s'affirment comme Québécois, ces derniers n'envisagent pas l'avenir en-dehors du Canada (p. 372). D'une certaine façon, le politologue Gilles Labelle ne dit pas autre chose lorsqu'à partir d'une lecture d'Hubert Aquin (« La fatigue culturelle du Canada français »), il arrive à la conclusion que la culture politique monarchiste n'a jamais été mise de côté, surtout pas par la gauche multiculturelle qu'il accuse d'être « conservatrice dans le plus mauvais sens du mot » (p. 190). Mais certains resteront dubitatifs face au monarchisme, cet « héritage pernicieux du colonialisme britannique », une affirmation répétée deux fois plutôt qu'une (p. 184 et 190), qui empêcherait le peuple d'exercer de manière positive sa liberté politique. Le parent pauvre du collectif est celui de l'économie puisqu'un seul article, celui

de Gilles Paquet au style très personnel, y est consacré. Pourtant, d'autres analyses auraient été nécessaires pour mieux prendre en compte cette dimension ou encore pour comprendre les changements qui bouleversent l'économie des régions du Québec. En fait, les réalités régionales sont évoquées bien rapidement, comme le fait Guillaume Marois à propos de la démographie (p. 305-306). Malgré la richesse de plusieurs des contributions, c'est là une faiblesse du collectif qui rappelle que la diversité régionale du Québec reste parfois dans l'ombre de la réflexion des intellectuels.

Frédéric BOILY

Université de l'Alberta.

fboily@ualberta.ca

Micheline CAMBRON et Dominic HARDY (dir.), *Quand la caricature sort du journal. Baptiste Ladébauche 1879-1957*, Montréal, Fides, 2015, 323 p.

Au prélude de cette aventure, une vieille dame souhaite faire don au Musée des Beaux-Arts de Montréal de l'ensemble des dessins de son défunt mari, Albéric Bourgeois, du temps de ses études au Conseil des arts et manufactures et jusqu'à sa retraite en 1957. Le musée ne pouvant, dans l'immédiat, incorporer les dessins à ses collections accepte néanmoins d'en assurer la conservation jusqu'à ce que la Bibliothèque nationale du Québec en fasse l'acquisition complète en 1977-78. Entrent alors en scène deux équipes de recherche, l'équipe *Penser l'histoire de la vie culturelle au Québec* (PHVC) et l'équipe *Caricature et satire graphique à Montréal* (CASGRAM). La première a vite saisi l'importance du personnage de Baptiste Ladébauche dans ses multiples incarnations et la seconde s'est lancée dans l'inventaire exhaustif du Fonds Albéric-Bourgeois. La richesse de celui-ci (par sa taille et sa diversité) a amplement justifié l'organisation d'un colloque pluridisciplinaire en 2013, dont l'ouvrage recensé est une heureuse retombée.

Créé par Hector Berthelot en 1878 dans *Le Canard*, mais surtout dans *Le vrai Canard*, deux journaux humoristiques, Baptiste Ladébauche est le narrateur fictif de ses correspondances de Voyages autour du monde et d'un roman-feuilleton à la Eugène Sue, *Mystères de Montréal*, une parodie qui invite, celle-là, « au voyage immobile » (Marie-Astrid Charlier, p. 39-52). Personnage goguenard, Ladébauche aime boire et manger mais surtout se moquer des politiciens de toute allégeance. Partout où il passe, il est connu des grands de ce monde qui l'accueillent comme un proche retrouvé. La satire est tout à fait son genre comme dans de nombreux journaux et revues de la deuxième moitié du 19^e siècle, telle *Kladderadatsch*, une revue de satire politique allemande et « gallophobe », plusieurs fois frappée de censure au 19^e siècle (Gardes, p. 95-111). En 1905, Albéric Bourgeois entre à *La Presse* et redonne vie à Ladébauche, comme si le personnage irrévérencieux était le sien, tout en l'enhardissant : si Ladébauche continue de tutoyer les hommes d'État, il se permet en outre de leur faire la leçon morale ou politique. Les compositions de Bourgeois ne sont pas que visuelles : le texte est volubile et la caricature ne concerne souvent que l'élément le plus comique (Stéphanie Danaux, p. 53-71). La langue de « Baptisse » est populaire, imagée et truffée d'expressions triviales